

ferme dans sa brièveté les plus grandes choses, et il exprime les plus grands sacrifices.

PRIÈRE DU RÉVÉREND PÈRE DE CAUSSADE POUR OBTENIR  
LE SAINT ABANDON.

O mon DIEU, quand vous plaira-t-il de me faire la grâce de demeurer habituellement dans cette union de ma volonté avec votre volonté adorable, où sans rien dire on dit tout, où l'on fait tout en vous laissant faire; où l'on a des occupations immenses, puisqu'on se conforme de plus en plus à votre bon plaisir; et où pourtant on est dispensé de tout travail, puisqu'on vous remet le soin de toutes choses, et qu'on ne songe qu'à se reposer pleinement en vous; état délicieux, et qui, en l'absence même de toute foi sensible, offre à l'âme un goût intérieur et tout spirituel? Que je dise donc continuellement par la disposition habituelle de mon cœur : *Fiat!* Oui, mon DIEU, oui, tout ce qu'il vous plaira; que toutes vos volontés saintes s'accomplissent en tout; je renonce aux miennes, qui sont très aveugles, perverses et corrompues, par ce misérable amour-propre, le mortel ennemi de votre grâce et de votre pur amour, de votre gloire et de ma sanctification.

PRIÈRE QU'ON PEUT FAIRE DANS LES TENTATIONS.

O mon DIEU, préservez-moi, par votre grâce, de tout péché; mais pour la peine qui fait le martyr de mon amour-propre, et pour les saintes abjections qui crucifient mon orgueil, je les accepte de tout mon cœur, non pas tant comme les effets de votre justice, que comme les bienfaits de votre grande miséricorde. Ayez donc pitié de moi, mon Seigneur, et assistez-moi.

SECONDE PARTIE

---

LETTRES

SUR LA PRATIQUE DE L'ABANDON

A LA PROVIDENCE DIVINE

## LIVRE PREMIER

### ESTIME ET AMOUR DE L'ABANDON

---

#### LETTRE I

A LA SŒUR ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX

Bonheur et paix inaltérable de l'âme qui s'abandonne entièrement  
à DIEU.

*Perpignan, 1732.*

Madame et très chère Sœur,

Vous faites bien de vous attacher fortement et presque uniquement à l'excellente pratique de l'entier abandon à la volonté de DIEU. C'est là que gît pour vous toute la perfection; c'est la voie la plus simple, celle qui conduit plus tôt et plus sûrement à une paix profonde et invariable; c'est aussi la sauvegarde assurée qui conserve cette paix au fond de notre âme, au milieu des plus furieuses tempêtes. L'âme qui s'abandonne vraiment à DIEU n'a rien à craindre de la violence des orages. Loin de lui nuire, ils serviront infailliblement, non seulement à accroître ses mérites, mais encore à l'affermir de plus en plus dans cette union de sa vo-

lonté à la volonté divine, qui rend la tranquillité de l'âme invariable.

O quel bonheur, quelle grâce, quelle sûreté pour l'autre vie et quelle paix inaltérable pour celle-ci que d'être en DIEU seul, de n'avoir plus que DIEU seul; plus d'autre appui, d'autres secours, d'autre espérance qu'en DIEU seul! O la belle lettre que vient de m'écrire sur cela une de vos Sœurs! Durant un mois, dit-elle, cette seule pensée : DIEU seul, je n'ai plus que DIEU seul, cette seule pensée la consolait, la soutenait, l'encourageait si fortement, qu'au lieu de regrets, elle sentait un fonds de paix et de joie inexplicable. Il lui semblait que DIEU prenait la place tout entière de directeur, d'ami, et que lui seul voulait lui être toute chose.

Plus nous nous pénétrons de ces sentiments, plus notre paix sera solide; car cette détermination bien arrêtée de ne chercher que DIEU et de vouloir tout ce qu'il veut, c'est par excellence la *bonne volonté* à laquelle la paix a été promise. Comment les créatures pourraient-elles troubler l'âme qui n'a plus à leur égard ni désir ni crainte? Efforçons-nous d'en arriver là, et notre paix sera vraiment imperturbable. Imitons le saint archevêque de Cambrai qui dit de lui-même : « Je porte tout au pis aller; et c'est au fond de ce pis aller que je trouve ma paix dans l'entier abandon. »

## LETTRE II

L'abandon est la voie la plus courte pour arriver au pur amour et à la perfection.

Votre lettre, ma chère Sœur, m'a rappelé le passage de l'Évangile où nous voyons un jeune homme s'appro-

cher de Notre-Seigneur pour lui demander par quel chemin il pourra arriver à la vie éternelle. Le bon Maître lui répond d'abord qu'il doit observer les commandements; et comme le jeune homme lui réplique qu'il les a fidèlement observés jusqu'à ce jour, le Sauveur lui dit : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. » La demande que vous me faites est toute semblable à celle de ce jeune homme. Vous voulez que je vous indique la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la perfection, qui est la plénitude de la vie éternelle. Si je ne vous connaissais comme je vous connais, je vous répondrais que vous devez avant tout observer vos règles; car les règles sont pour tout religieux le seul chemin assuré de la perfection. Mais je sais que, depuis longtemps, vous les observez avec la plus scrupuleuse exactitude; ce que vous voulez apprendre de moi, en ce moment, c'est la pratique la plus propre à élever à une haute sainteté une Religieuse qui accomplit fidèlement tous ses devoirs. A cette question, ma chère Sœur, je ferai une réponse toute semblable à celle du bon Maître. Si vous voulez être parfaite, dépouillez-vous de toute vue propre, de toute prétention, de toute recherche, de tout retour sur vous-même, de tout ce que vous pouvez appeler *vôtre*, et livrez-vous sans réserve et sans retour à la conduite et au bon plaisir de DIEU. L'abandon, oui, l'abandon entier, aveugle, absolu, voilà pour les âmes qui sont dans votre voie le comble et le résumé de la perfection, parce que la perfection consiste dans le pur amour, et que, pour vous, l'exercice du pur amour consiste dans l'abandon.

Il est vrai que l'amour, même le plus pur, n'exclut

pas de l'âme le désir de son salut et de sa perfection ; mais il est également incontestable que, plus une âme se rapproche de la parfaite pureté de l'amour, plus elle détourne ses pensées et ses réflexions d'elle-même pour les fixer sur la bonté infinie de DIEU. Cette divine bonté ne nous oblige pas à répudier le bonheur qu'elle nous destine, mais elle a bien le droit, sans doute, d'être aimée pour elle-même et sans aucun retour sur nos propres intérêts. Cet amour, qui n'exclut pas l'amour de nous-mêmes, mais qui en est indépendant, c'est ce que tous les théologiens nomment l'amour pur ; et tous s'accordent à reconnaître également que l'âme est d'autant plus parfaite qu'elle se conduit plus habituellement par l'impression de cet amour, et qu'elle se dépouille plus complètement de toute recherche de ses intérêts, sinon en tant qu'ils sont subordonnés aux intérêts de DIEU.

Or, l'abandon total, sans réserve et sans bornes, n'a nul retour sur ses intérêts : il ne pense qu'à DIEU, à son bon plaisir, à ses volontés, à sa gloire ; il ne connaît pas, il ne veut pas même connaître autre chose. Loin de faire de ses propres intérêts le motif de son amour, l'âme vraiment abandonnée accepte et embrasse généreusement tout ce qui paraît tendre à l'anéantir : les obscurités, les incertitudes, les défaillances, les humiliations. Tout cela lui plaît, du moment qu'elle sait que cela plaît à son Bien-Aimé ; parce que le plaisir et le contentement de son Bien-Aimé font tout son plaisir et tout son contentement. Elle n'a plus de volonté, plus de désir, plus de vie propre ; mais elle est toute perdue, abîmée et comme anéantie dans le profond et obscur abîme des volontés de Celui qu'elle aime.

Je puis vous dire que j'ai connu des âmes qui, après avoir franchi cent et cent fois ce passage terrible, en apparence, de l'abandon total, sans réserve et sans bornes, dans le profond abîme des volontés impénétrables de DIEU, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier dans les transports de joie et d'une sainte assurance : O volonté de mon DIEU, vous êtes infiniment sainte, juste et adorable, mais je vous trouve encore plus aimable et bienfaisante. Si vous vous accomplissez tout entière en moi, je dois trouver infailliblement en vous mon vrai contentement en cette vie, et mon bonheur éternel dans l'autre. Comment votre miséricorde infinie pourrait-elle vous laisser vouloir rien, de vous-même, qui ne tende au plus grand bien de vos pauvres créatures ? Elles seules peuvent se perdre par la perversité de leur volonté, qui peut empêcher et qui empêche trop souvent l'accomplissement de vos dispositions les plus saintes et les plus bienfaisantes. Donnez-moi donc, ô mon DIEU, la grâce de détruire, par un complet abandon, ces folles résistances ; et dès lors, assuré que toutes vos divines volontés s'accompliront en moi, je serai également assuré de mon salut et de ma perfection.

## LETTRE III

A LA SŒUR MARIE-THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Application à lui-même. Paix profonde dont l'abandon le fait jouir au milieu du tracass des affaires.

Perpignan, 1740.

Il vient de m'arriver ce que j'avais toujours le plus appréhendé. Je n'ai pu m'empêcher d'accepter une

charge contraire à tous mes attraits, et pour laquelle je ne me crois aucune aptitude. J'ai eu beau gémir, prier, conjurer, m'offrir à rester toute ma vie au noviciat de Toulouse : il a fallu faire le sacrifice, qui est un des plus grands de ma vie. Mais voici où paraît visiblement l'aimable Providence. Ce sacrifice fait et refait cent et cent fois, DIEU a ôté de mon cœur toutes mes anciennes répugnances, en sorte que j'ai quitté la maison professe, que vous savez que j'aimais tant, avec une certaine paix et une liberté d'esprit dont j'ai été étonné moi-même. Il y a plus encore : c'est que, en arrivant à Perpignan, j'ai trouvé quantité d'affaires où je n'entends rien, quantité de gens à voir et à ménager : évêque, intendant, lieutenant du roi, parlement, état-major ; vous savez quelle était mon horreur pour toutes sortes de visites, et surtout pour celles des grands ; mais rien de tout cela ne m'effraye ; j'espère que DIEU remédiera à tout, et je sens en sa divine Providence une confiance qui me met au-dessus de tout. Aussi je suis en paix et tranquille, au milieu de mille soucis et embarras, dont j'aurais pensé, naturellement, devoir être accablé.

Il est vrai que ce qui contribue le plus à cette grande paix, c'est la disposition où il a plu à DIEU de me mettre de ne rien craindre, ni rien désirer, pour cette courte et misérable vie. Ainsi, quand j'aurai fait ce que je penserai devant DIEU devoir faire, les succès seront tels qu'il lui plaira : je les lui abandonne entièrement et de tout mon cœur, le bénissant de tout par avance, ne voulant en tout et partout que sa sainte volonté, parce que je suis convaincu par la foi et par beaucoup d'expériences personnelles, que tout vient de DIEU, et

qu'il est assez puissant et assez bon Père pour faire réussir tout au plus grand avantage de ses chers enfants. Ne nous a-t-il pas prouvé qu'il nous aime plus que sa vie, alors qu'il l'a sacrifiée pour l'amour de nous ? Et, après qu'il en a tant fait, ne sommes-nous pas assurés qu'il ne nous oubliera pas ? Je vous en conjure donc, ne vous inquiétez ni sur moi ni sur mes œuvres. Faites ce que je m'efforce de faire moi-même. Dès que j'ai pris une mesure devant DIEU et selon DIEU, je lui en laisse tout le soin, et m'en remets à lui du succès. J'attends ce succès avec confiance, mais avec calme ; et je consens à ce qu'il arrive, non au gré de mes désirs impatients, mais au pas de la divine Providence, qui règle et qui ménage tout pour notre plus grand bien, quoique, pour l'ordinaire, nous ne comprenions rien à sa conduite. Et comment oserions-nous la juger, pauvres ignorants que nous sommes, aussi aveugles que les taupes qui vivent sous terre ?

Prenons tout de la main de notre bon Père, et il nous tiendra en paix, au milieu des plus grands désastres de ce monde, dont la figure passe comme un éclair. Notre vie sera sainte et tranquille dans la proportion de notre abandon et de notre confiance en DIEU. Mais aussi, sans cet abandon, point de vertu solide, point de repos assuré.

Vous avez eu tort d'être surprise de ce que je ne l'étais pas des vues et des projets de N. : car, outre que rien ne me surprend en cette vie, vous devez savoir ma manière d'envisager toutes choses par le bon côté et par l'endroit le plus favorable, comme dit saint François de Sales. Cette heureuse habitude me met à l'abri du danger, et, en quelque sorte, dans l'impuissance de

mal penser, de mal juger et de mal parler de qui que ce soit. Je vous conseille fortement de l'adopter; elle contribuera beaucoup à conserver la paix de votre âme et la pureté de votre conscience. Croyez-moi : sacrifions tous les sentiments humains, et consolons-nous de tout par l'abandon et par la confiance en DIEU seul, puisque lui seul peut et doit nous tenir lieu de tout.

## LETTRE IV

A LA MÊME

Même sujet.

Ma chère Sœur,

Je suis touché de la part que vous avez bien voulu prendre à mon épreuve; mais je suis heureux de pouvoir vous rassurer. Il est vrai que j'ai ressenti d'abord une vive peine, en me voyant chargé d'une multitude d'affaires et de soins contraires à mon attrait pour le silence et la solitude; mais voici comme la divine Providence y a pourvu : DIEU me fait la grâce de ne m'attacher à aucune de ces affaires; ainsi j'ai l'esprit toujours libre; j'en abandonne le succès à ses soins paternels, ce qui fait que rien ne me chagrine. Souvent les choses vont à souhait : alors j'en remercie DIEU; quelquefois tout va mal, je l'en bénis encore, et lui en fais le sacrifice. Ce sacrifice une fois fait, DIEU raccommode tout. Plus d'une fois déjà ce bon Maître m'a fait de ces agréables surprises. Pour du temps à moi, j'en ai plus que partout ailleurs. Les visites sont rares à présent, parce que je n'en fais que par devoir et par pure nécessité. Nos Pères mêmes, qui connaissent mon goût,

ont bientôt fait avec moi et moi avec eux; et comme ils sont persuadés que ce n'est nullement par fierté, ni par misanthropie que j'agis de la sorte, personne ne désapprouve ma conduite, et plusieurs en sont édifiés.

Du reste, je ne suis pas si mort que vous le pensez; mais DIEU me fait la grâce de ne pas me soucier de faire des mécontents en suivant ces voies. C'est à lui seul que nous avons grand intérêt de plaire; pourvu qu'il soit content, cela nous suffit; tout le reste n'est qu'un pur néant. Dans peu de jours, nous irons comparaître devant ce grand DIEU, ce souverain Maître, cet Être infini. Hélas! de quoi nous servira alors, et pour toute l'éternité, ce qui n'aura pas été fait pour lui, animé de sa grâce et de son esprit?

Si on se rendait ces simples vérités un peu familières, de quel repos de cœur et d'esprit ne jouirait-on pas dès la vie présente? De combien de vaines craintes, de vains désirs, de vaines inquiétudes ne se délivrerait-on pas, et pour cette vie et pour l'autre? Je vous avoue que, depuis mon retour en France, je commence à envisager plus que jamais la fin de cette triste vie, et cela avec beaucoup de paix et de tranquillité. Comment pourrais-je éprouver un autre sentiment que celui de la joie, en voyant approcher la fin de mon exil?

## LETTRE V

A LA MÊME

Même sujet.

*Perpignan, 1741.*

J'éprouve ici des coups continuels de la divine Pro-

vidence, car je n'ai pas plutôt fait à DIEU le sacrifice de tout, qu'il remédie à tout et me fait trouver ce dont j'ai besoin. Lorsque je me vois sans ressource, je remets tout entre les mains de son aimable Providence; j'en espère tout; j'ai recours à elle en tout et pour tout; je la remercie sans cesse de tout, recevant tout de sa seule divine main. Elle ne manque jamais, tant qu'on met toute sa confiance en sa protection. Mais que fait-on pour l'ordinaire? On cherche à substituer sa propre providence aveugle et impuissante à cette divine Providence infiniment sage et infiniment bonne; on se fonde sur sa propre industrie, et, par là, on se soustrait à l'ordre du divin amour, et on se prive des appuis qu'on aurait trouvés dans l'exécution de cet ordre. Quelle folie! Comment pourrions-nous douter que DIEU n'entende beaucoup mieux que nous nos intérêts, et que ses dispositions à notre égard ne nous soient avantageuses, alors même que nous ne les comprenons pas? Ne suffirait-il pas d'un peu de sagesse pour nous déterminer à nous laisser conduire docilement par cette aimable Providence, bien que nous ne puissions nous rendre compte ni des ressorts secrets qu'elle fait jouer, ni des fins particulières qu'elle se propose?

Mais, dites-vous, s'il suffit de se laisser conduire passivement, que devient le proverbe : Aide-toi et DIEU t'aidera? Je ne dis pas qu'il ne faille pas agir : sans doute, il faut nous aider nous-mêmes; attendre tout du Ciel les bras croisés, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, serait un quiétisme à la fois absurde et coupable. Mais, tout en coopérant avec DIEU, il ne faut jamais cesser de suivre sa conduite et de nous appuyer sur lui. Agir de la sorte, c'est agir

avec assurance et, par conséquent, avec calme. Quand, dans toutes ses actions, on se regarde comme l'instrument de la divine Providence, et quand on n'a en vue que d'accomplir ses desseins, on agit doucement, sans trouble, sans empressement, sans inquiétude pour l'avenir, sans regret pour le passé, s'abandonnant à cette paternelle Providence, et comptant sur elle plus que sur tous les moyens humains possibles. Par là, on est toujours en paix, et DIEU tourne tout immanquablement à notre bien, soit temporel, soit éternel; quelquefois à l'un et à l'autre.

## LETTRE VI

## A LA MÈME

L'abandon adoucit les ennuis de la solitude.

Ma chère Sœur,

Vous vous faites des peines bien superflues sur ce qui me regarde; vous vous persuadez que je considère comme un malheur l'isolement dans lequel je vis; et moi j'en pense bien autrement. Je bénis DIEU chaque jour de cet heureux coup de Providence. J'apprends par là à mourir à toutes choses pour ne vivre qu'à DIEU seul. Je n'étais pas si enterré à... Bien des choses au dedans et au dehors me soutenaient et me faisaient sentir que je vivais : à présent, rien de tout cela. C'est comme si j'étais dans un vrai désert, seul avec DIEU seul. Oh! que cela est bon! A cette solitude extérieure se joint pour moi un grand vide intérieur. Quel-

que pénible que soit cet état, j'en bénis DIEU parce que je ne doute pas qu'il ne me soit salutaire. C'est une mort générale à tout le sensible, même spirituel; c'est une espèce d'anéantissement, par où il faut passer pour ressusciter avec JÉSUS-CHRIST à une vie nouvelle; vie toute en DIEU, vie dénuée de tout, dépouillée de toute consolation où les sens pourraient avoir quelque part. DIEU me veut dénué de tout l'extérieur et mort à tout, pour ne vivre plus qu'à lui : que sa sainte volonté soit faite, qu'elle s'accomplisse en tout et pour tous les temps. Voilà la ferme colonne à laquelle nous devons demeurer immobilement attachés : c'est le fondement solide et inébranlable de toute notre perfection.

Vous voyez, ma bonne Sœur, combien je mérite peu votre compassion, puisque le sujet pour lequel vous me plaignez est précisément le sujet de ma joie. Je vous avouerai pourtant que la grande solitude dans laquelle je me suis trouvé ici tout à coup ne m'a paru d'abord douce que par la partie supérieure; mais dans peu, mon âme en a été toute pénétrée. Une fois de plus, j'ai appris par expérience que nous ne pouvons mieux faire, même dans notre intérêt temporel, que de laisser aller les choses au cours et au pas de la divine Providence. C'est là mon grand attrait; et, plus que jamais, je suis résolu de m'y livrer aveuglément, sans réserve, pour tout, pour les lieux, les emplois, les temps, et enfin pour toutes choses. Depuis longtemps je me suis borné à demander à DIEU une seule grâce, qui consiste à n'avoir en ce monde que le seul désir de lui plaire, et la seule crainte de l'offenser; s'il m'accorde cette grâce, me voilà riche pour le temps et pour l'éternité. Je ne vous souhaite, comme à moi, que ce seul abandon.

Que peut-on craindre de l'entier abandon à DIEU? Outre la paix du cœur qui y est attachée, nous y trouvons encore notre perfection. Si le mérite consiste surtout dans le sacrifice, que peut-il y avoir de plus méritoire que l'entier sacrifice de toutes nos volontés, même de celles qui nous paraissent les plus raisonnables et les plus saintes, pour accomplir la seule volonté de DIEU? N'ayons donc plus d'autre souci, n'ayons plus d'autre ambition que de nous unir à cette volonté infiniment miséricordieuse, bien assurés qu'elle nous sauvera, lors même que nous croirions tout perdu.

## LETTRE VII

Bonheur que l'abandon fait goûter à une communauté de Clarisses.

Ma chère Sœur,

J'ai fait ici une trouvaille qui me satisfait plus que tous les agréments imaginables. Il y a, dans cette ville d'Albi, un monastère de Clarisses de la grande réforme, totalement séparées du monde, qui ne prennent point de dot et vivent d'aumônes journalières. La Supérieure est une des plus saintes personnes que j'aie connues en ma vie. J'ai senti d'abord un grand attrait intérieur pour entrer en sainte société avec elles; et presque toutes m'ont avoué avoir eu de leur part le même attrait. Je crois que DIEU me prépare quelques grandes grâces par leurs saintes prières. Elles sont très intérieures et pratiquent l'abandon à DIEU avec une perfection admirable. Comme je leur disais que, dans toutes les occasions favorables, je m'emploierais à leur



procurer des charités, elles m'en parurent presque scandalisées et me prièrent de penser seulement à les rendre plus intérieures, plus détachées et plus saintes, par mes instructions et mes prières. On ne saurait rien imaginer de plus admirable que leur union, leur candeur et leur simplicité. Frappé de leurs grandes austérités, je leur demandais un jour si cette vie si dure n'altérerait pas beaucoup leur santé et n'abrégait pas leurs jours; elles me répondirent qu'il n'y avait presque jamais de malades parmi elles, qu'il en mourait très peu de jeunes, et que la plupart d'entre elles dépassaient l'âge de quatre-vingts ans. Elles ajoutèrent que l'austérité et les jeûnes contribuaient à fortifier la santé et à prolonger la vie que la bonne chère abrège. Jamais je n'ai vu plus de gaieté et de sainte joie que chez ces saintes filles. Mais si on veut les contenter, il faut ne leur parler que des choses de DIEU : car, pour les choses indifférentes et les nouvelles du monde, elles ne peuvent les supporter, disant : Que nous fait tout cela et à quoi cela nous sert-il? Je m'assure que vous serez édifiée et bien aise pour moi de cette heureuse trouvaille; car, bien que j'aie souvent demeuré ici, je ne savais que le nom de cette communauté, et je regardais toutes ces saintes filles comme des personnes mortes à tout, enterrées, et tout à fait invisibles.

Quelle grâce et quelle consolation pour moi! Je puis ajouter : quelle instruction pour ma sanctification! C'est bien ici qu'il faut louer et bénir DIEU de ses merveilles dans les âmes.

## LETTRE VIII

A LA SŒUR MARIE-ANNE-THÉRÈSE DE ROSEN (1734)

Motifs de l'abandon du côté de DIEU : grandeur et bonté divines.

Ma chère Sœur,

Ne me demandez pas de nouveaux secrets pour conquérir l'amitié de DIEU et faire de rapides progrès dans la vertu : je n'en connais qu'un seul, que je vous ai déjà exposé plus d'une fois, mais dont une expérience, chaque jour renouvelée, me démontre mieux l'efficacité vraiment infaillible : ce secret, c'est l'abandon à la Providence divine. Souffrez que de nouveau je vous le recommande, et ne vous laissez pas plus de l'apprendre que je ne me laisserai moi-même de vous l'enseigner.

Je voudrais pouvoir crier partout : Abandon! abandon! Et quoi encore? Encore abandon; mais abandon sans bornes et sans réserve; et cela pour deux grandes raisons :

1° Parce que la grandeur de DIEU et son souverain domaine demandent que tout plie, que tout soit abattu et comme anéanti devant sa suprême majesté. Cette infinie grandeur n'a pas de proportion avec notre petitesse. Elle domine tout, renferme tout, engloutit tout dans son immensité; ou plutôt elle est tout : puisque tout ce qui est hors de la Divinité a reçu d'elle son être par la création, le reçoit encore à chaque instant par la conservation, qui est comme une création sans cesse renouvelée; puisque cet être qu'elle nous donne n'en sort jamais tellement qu'il ne demeure plongé et abîmé dans son sein. DIEU est donc l'être de tous les